Le Quart Livre, gagne sa vie en se laissant battre. L'introduction se termine par un examen de l'esprit, du style et du langage. Il y est expliqué, entre autres, pourquoi la longueur de *La Néphelocogie* double celle de l'original, et comment les exemples mythologiques dépassent en nombre ceux des *Oiseaux*. Abondantes, les notes de bas de page permettent de saisir dans le détail le processus d'adaptation, en citant parfois les mots grecs, et donnent tous les renseignements nécessaires à la compréhension du texte. Une liste de leçons rejetées complète les trois pages qui définissent les principes d'édition adoptés. Le premier appendice indique la correspondance entre la pièce française et la pièce grecque. Le second précise ces correspondances à propos du système métrique. Un glossaire et une bibliographie terminent l'ouvrage. Ce livre « de haulte gresse » réjouira bien des lecteurs, au-delà même du cercle étroit des spécialistes du théâtre humaniste.

JEAN-CLAUDE TERNAUX, *Université de Reims*

Le Verger fertile des vertus. Composé par defuncte Madame du Verger augmenté et amplifié par Philippe du Verger sa fille, femme d'un Procureur de la Cour. Éd. Susan Broomhall et Colette Winn. Paris : Honoré Champion, 2004, Textes de la Renaissance, Série Éducation des femmes 85, 179 p.

Publié en 1595, *Le Verger fertile des vertus* témoigne du succès de la littérature pédagogique à une charnière dans l'histoire de la conception de l'enfant et du rôle des parents dans son éducation. Susan Broomhall et Colette Winn nous donnent la première édition moderne d'un texte dont on ne connaît que deux exemplaires de l'édition originale. Madame du Verger, gouvernante dans les meilleures maisons de Paris, a écrit ce dialogue pour consigner le savoir qu'elle a acquis en exerçant son métier. Tout ce que nous savons sur cette femme vient des pièces liminaires et du privilège du texte publié. L'épître dédicatoire (le livre est dédié au peuple de France) écrite par sa fille Philippe du Verger, qui elle aussi a exercé le métier de gouvernante, explique les circonstances de la publication du livre : après la mort de sa mère, Philippe a trouvé ses écrits, qu'elle a revus et augmentés avant de les faire publier. Comme le remarquent Broomhall et Winn, vue dans le contexte de l'écriture des femmes au XVI^e siècle, cette explication pourrait être considérée comme une stratégie rhétorique visant à légitimer la publication du livre de cette femme et à éveiller l'intérêt du public. Les rôles joués par la mère et la fille dans la rédaction du livre restent donc incertains (les deux noms figurent sur la page de titre). En tout cas, l'image homonyme du verger fertile reflète la continuité historique — le passage de mère en fille — que la publication du livre représente.

L'introduction, divisée en six parties, nous permet de lire ce livre dans son contexte littéraire et social. Winn et Broomhall analysent d'abord les pièces liminaires et le privilège pour en dégager des indications de l'identité des auteurs et de leurs rôles dans la publication du livre. S'adressant au peuple de France, Philippe

du Verger inscrit l'œuvre de sa mère dans un contexte national. La voix de la fille est grandiose, confiante et patriotique, ce qui est surprenant par rapport aux femmes écrivains de l'époque. La deuxième section situe *Le Verger fertile* dans son contexte social, montrant l'importance croissante du rôle de la famille et du devoir des parents envers leurs enfants. Suit une discussion de la littérature pédagogique : ce livre appartient à la tradition des « advis parentaux », ouvrages destinés à l'usage des parents et dont le succès fut considérable à cette époque. Le XVI^e siècle voit apparaître des ouvrages écrits par des ecclésiastiques et des éducateurs aussi bien que, vers la fin du siècle, des textes laïques et philosophiques. Leur sexe et leur intérêt pour la petite enfance distinguent les dames du Verger de cette tradition masculine. Ces femmes s'interrogent surtout sur la nature du lien entre le parent et l'enfant.

Dans leur discussion des images de la nature dans l'œuvre des dames du Verger, Broomhall et Winn montrent l'importance symbolique du verger fertile, lieu où le dialogue se déroule. Deux sonnets liminaires le décrivent : le premier le compare au verger antique (le verger des Hespérides) tandis que le second évoque un jardin de la Renaissance, le jardin d'Alcine du *Roland furieux* (notons en passant le rôle minime que joue ce lieu dans le dialogue même.). Les dames du Verger s'appuient aussi sur la tradition littéraire des comparaisons avec les animaux ; elles utilisent des exemples tirés des encyclopédies scientifiques de l'Antiquité, des bestiaires médiévaux et de la littérature d'emblèmes. L'analyse qui suit met en relief l'utilité pédagogique du dialogue au XVI^e siècle et montre le caractère particulier de cet ouvrage, qui met en scène deux personnages, mais qui donne une seule vision du monde. L'introduction se termine par une brève discussion du style du dialogue qui démontre son caractère mêlé et discute l'emploi de l'*exemplum*. Les dames du Verger insistent sur l'authenticité des récits dans le double but de plaire et d'instruire.

Le Verger fertile met en scène un entretien entre deux femmes, une mère et une éducatrice, Madame Modeste et Madame Du Verger. Celle-ci répond, exemples à l'appui tirés de sources diverses, aux questions de la nouvelle mère. L'image de l'enfant qui en résulte est celle d'un être qui est naturellement imparfait et vulnérable aux menaces et qu'il faut former. Le dialogue s'inscrit dans la tradition savante. À partir de la question de l'hérédité des mœurs, Du Verger présente une suite d'exemples : des enfants ingrats, des pénitents, des enfants cruels qui le restent. Par ses exemples négatifs, Du Verger insiste sur l'importance d'honorer ses parents. Dans leur usage de l'*exemplum*, les auteurs s'appuient sur des références bibliques, des textes de l'Antiquité et des proverbes antiques, aussi bien que sur des faits divers, notamment l'histoire de Martin Guerre. Leur texte contribue également aux débats culturels contemporains tels que la question de l'allaitement naturel ou le danger de l'amour excessif. Les très utiles notes de cette édition servent à situer ce texte dans la littérature morale de la fin du XVI^e siècle. Malgré la forme dialogique, cet entretien ne donne qu'une seule vision du monde, ce qui renforce la fonction didactique du texte. Certaines stratégies rhétoriques visent à donner l'impression que le dialogue a vraiment eu lieu : les personnages insistent sur l'authenticité des récits ; les répliques de Modeste — elle pose des questions, donne des exemples supplémentaires ou (plus

rarement) introduit un nouveau sujet — encourageant son interlocutrice à élaborer et à continuer. Winn et Broomhall voient les demandes de Modeste comme une stratégie que les auteurs emploient pour orienter la réception de l'œuvre.

L'édition originale du *Verger fertile* est suivie d'un index (« Table des plus belles matieres contenües en ce livre ») et du texte du privilège correspondant. L'édition de Broomhall et Winn comprend également un glossaire, un index de noms propres, une liste d'abréviations (pour les sources bibliques) et une bibliographie de sources primaires et de littérature secondaire. Elles y ajoutent un répertoire de manuels d'éducation publiés en français et en latin au cours du XVI^e siècle (1502–1609), élément très utile qui permettra à ceux dont cette œuvre aura piqué la curiosité de continuer l'étude de la littérature pédagogique de l'époque.

Le Verger fertile des vertus nous donne un aperçu singulier et fascinant des intérêts de deux femmes qui ont exercé le travail de gouvernante parisienne vers la fin du XVI^e siècle. Le travail de Susan Broomhall et Colette Winn apporte une contribution importante aux études de la littérature pédagogique, du dialogue et de l'écriture des femmes à la fin de la Renaissance.

KENDALL TARTE, *Wake Forest University*

Kirsti Sellevold, “*J’aime ces mots...* ”: *expressions linguistiques de doute dans les Essais de Montaigne*, Paris : Honoré Champion, 2004, 318 p.

Le livre de Kirsti Sellevold propose une interprétation originale des *Essais* de Montaigne, fondée sur une analyse linguistique détaillée de certaines expressions du doute¹. Cette analyse suit trois approches: une étude statistique de l'emploi de certains mots exprimant le doute (« peut-être », « à l'aventure », « il semble que », etc.), mettant en évidence leur taux de fréquence; elle rattache ensuite l'utilisation de ces termes aux notions de « polyphonie » et de « gradation » ; elle examine enfin les passages des *Essais* où apparaissent ces mots exprimant le doute dans la perspective du pyrrhonisme. Ces trois approches, l'étude des fréquences, l'analyse linguistique et la mise en perspective philosophique ont une unité et une fin dans une lecture attentive du texte sans cesse repris.

En trois étapes, l'argumentation de l'auteur fait apparaître la cohérence étroite de la langue employée par Montaigne et son objet. Elle propose en premier lieu une intéressante comparaison entre les expressions du doute et leur fréquence dans les *Essais* et dans d'autres grands textes du XVI^e siècle: les *Facétieuses comédies* de Pierre de Larivey, les *Sonnets pour Hélène* de Ronsard, les *Chrestiennes méditations* de Théodore de Bèze, les *Poèmes* de Baïf. Cette comparaison entre des textes très différents par leur genre et leur statut rhétorique, révèle non seulement des écarts de

1. L'auteur a publié une étude complétant sa thèse dans le beau volume collectif *L'Écriture du scepticisme chez Montaigne*, éd. M.-L. Demonet et A. Legros, Genève, Droz, 2004, Travaux d'Humanisme et Renaissance 385.